

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

RÉDACTION et ADMINISTRATION
93, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. — „

L'AUTRICHE-HONGRIE ET LE POINT DE VUE SUISSE

Désireux de connaître, à l'occasion des récentes conférences de M. William Martin sur « La Suisse et le problème de la paix », le sentiment d'un autre publiciste suisse à l'égard de l'Autriche-Hongrie, nous avons demandé à M. Marc Dufaux, rédacteur en chef de « La Suisse », son opinion que nous sommes heureux de reproduire ici :

On s'est étonné parfois de voir certains meilleurs alliés témoigner à l'Autriche-Hongrie un peu de l'indulgence qu'ils refusent à bon droit à l'Allemagne. Ceux qui connaissent bien la monarchie danubienne, ses méthodes de gouvernement et son étroite dépendance à l'égard de la politique allemande ont peine à admettre la légitimité d'une telle distinction. Mais il faut croire que le traitement de faveur que d'aucuns voudraient accorder à l'Autriche-Hongrie correspond à des sentiments répandus, à des illusions générales, puisque des écrivains et des journalistes suisses, et non des moindres, les partageant de grand cœur, si bien placés qu'ils soient pour étudier le problème complexe que l'on appelle d'un terme vague « la question d'Autriche-Hongrie ».

Qu'il me soit permis cependant, de reprendre ici les idées émises à ce sujet par M. William Martin, rédacteur politique au « Journal de Genève », dans la Revue politique internationale de mars avril 1917, idées qui n'ont rien perdu de leur actualité, puisque leur auteur les a développées à nouveau, en de récentes conférences.

Ce sont là des controverses que des Suisses ont tout avantage à entamer car, si la Suisse est bien peu de chose au sein du chaos mondial, elle est pourtant un des pays où les pulsations de l'Europe peuvent être comptées et appréciées avec fruit. Et M. W. Martin a raison d'écrire : « Il n'est pas de pays au monde dont les intérêts soient plus européens, plus conformes au but que se propose le monde entier, la paix et le repos après une guerre effroyable ».

Mais il est différentes façons d'entendre cette paix et ce repos. Selon M. W. M., « au point de vue territorial, il ne suffit pas qu'aucun de nos voisins ne voie sa puissance s'accroître jusqu'à une domination incontestée; il faut encore qu'aucun disparaisse; que la paix assure le principe de l'équilibre de notre politique par le maintien des quatre Etats qui nous avoisinent ».

Ce précepte, ajoute-t-on, nous empêche de souhaiter la disparition de l'Autriche-Hongrie. En attendant de s'expliquer sur ce point, l'auteur de l'article sent immédiatement la nécessité de ne pas absoudre d'un coup l'Autriche-Hongrie, coupable de tant d'erreurs et de tant de crimes. Aussi poursuit-il en ces termes : « Nous n'entendons pas porter ici un jugement d'acquiescement sur la politique austro-hongroise, qui contribua à déchaîner la guerre. L'Autriche avait une double chance, celle de n'avoir pas chez elle une race dominante assez forte pour opprimer les autres, et celle de ne pas avoir à ses côtés de grande nation, sauf l'Italie, capable d'exercer une attraction sur ses petites nationalités allogènes. Loin de profiter de cet avantage l'Autriche-Hongrie l'a ruiné de ses propres mains. Elle a créé, depuis sa sortie de la Confédération germanique, de toutes pièces, un irrédentisme tchèque, qui n'avait jamais existé, un irrédentisme yougo-slave, un irrédentisme roumain ».

Sans vouloir discuter ce que ces restrictions ont d'insuffisant — car l'irrédentisme yougo-slave, pour ne parler que de celui-ci, n'a pas été créé

seulement par les maladresses de l'Autriche, mais répond aux aspirations profondes de tout un peuple, — il convient d'examiner aussitôt le bien-fondé de cet axiome : l'Autriche-Hongrie doit être intégralement maintenue dans l'intérêt suisse ou, comme le dit M. W. M., elle est « un terme nécessaire de cet équilibre qui nous importe par dessus tout ».

Cet axiome en effet ne paraît pas à tous les Suisses aussi indubitable que le dit M. W. Martin. Et les arguments qu'il invoque en sa faveur soulèvent de multiples et graves objections.

M. W. M. raisonne ainsi : « La destruction de l'Autriche-Hongrie ainsi qu'il a souvent été démontré, laisserait toujours un double résidu, l'Etat magyar et l'Etat allemand d'Autriche. L'un et l'autre pour des raisons diverses, affinités de race ou d'intérêt, viendraient nécessairement grossir l'Empire allemand. Détruire l'Autriche ce n'est pas affaiblir, mais fortifier l'Allemagne et cela ne peut pas être dans l'intérêt de l'équilibre de la paix en Europe ».

L'argument paraît irréfutable, à condition de ne point serrer trop près. Actuellement, l'Autriche-Hongrie est en effet, un instrument passif de la politique allemande. C'est donc l'Etat austro-magyar tout entier qui vient, selon l'expression de M. W. M., grossir et fortifier l'Allemagne. Diminuer cet apport, affaiblir cette aide serait donc indubitablement un progrès, et non sans importance. Il suffit pour s'en rendre compte, de comparer le chiffre de la population totale de la monarchie bicéphale avec celui de la population magyare réunies. Libérer tous les Slaves, Tchêco-Slovaques, Slovènes, Croates et Serbes, qui endurent le joug austro-hongrois serait-ce vraiment grossir les rangs des Allemands? Une dialectique rigoureuse ne saurait le soutenir. Mieux vaut accorder à l'Allemagne la partie que le tout : du seul point de vue suisse, c'est-à-dire du point de vue de l'équilibre entre nos voisins, il est certes préférable d'opposer à l'Allemagne — même grossie des Allemands d'Autriche et des Magyars — un état tchêco-slovaque et un état yougoslave indépendants, et disposés, au rebours de l'Autriche-Hongrie actuelle, à lutter contre le germanisme envahissant.

M. W. Martin, qui croit à la mission féconde du jeune empereur Charles, suggère ensuite que le dualisme, le trilateralisme, « ou tout autre forme accessible de fédéralisme », pourrait insuffler à la monarchie une existence nouvelle, dont la Suisse n'aurait qu'à se féliciter.

Certes, une telle idée est pour séduire tous les citoyens d'un pays fondé sur le fédéralisme et qui s'en trouve le mieux du monde. Mais l'Autriche-Hongrie est-elle réellement susceptible d'un tel rajeunissement? Toute la question est là. M. W. Martin croit à la possibilité de régénérer l'Autriche-Hongrie et il croit qu'à cette transformation sont liés à la fois l'intérêt de l'Europe et celui de la Suisse.

Bien des publicistes et beaucoup d'hommes politiques, parmi les neutres et parmi les Alliés même, partagent ce sentiment. Ce n'est pourtant qu'un sentiment, et singulièrement dépourvu de fondements. La politique traditionnelle de l'Autriche-Hongrie, ses méthodes d'oppression systématique, ses principes de germanisation et de magyarisation, sa lutte incessante contre les nationalités aspirant à l'indépendance ou même simplement à un traitement équitable

au sein de la monarchie, tous ces faits — et surtout la sujétion consentie à l'égard de l'Allemagne — sont plutôt de nature à faire reléguer parmi les dangereuses utopies, l'idée d'une régénération profonde et sincère de l'Etat austro-magyar. Devant tant d'événements qui démontrent d'un côté la fidélité de l'Autriche-Hongrie à ses traditions féodales, de l'autre la volonté qu'ont les peuples de s'affranchir de sa domination, devant ces preuves renouvelées, une autre solution s'impose : celle d'une libération totale des nationalités opprimées. Et il est permis de penser que l'équilibre européen, sur ces meilleures bases, acquerrait une stabilité meilleure et plus durable. La Suisse y perdrait-elle? M. W. Martin ne le démontre point, et l'on vient de voir que les arguments qu'il invoque en faveur du maintien de l'Autriche-Hongrie n'ont rien de décisif.

Ainsi, du point de vue suisse, comme du point de vue européen, la conservation de l'Autriche-Hongrie actuelle — voire d'une Autriche-Hongrie soi-disant régénérée — apparaît plutôt comme un danger que comme une garantie.

La Suisse aurait-elle intérêt à voir subsister à ses frontières un Etat dont les principes et les traditions sont contraires aux principes et aux traditions suisses? Pays de liberté et de démocratie véritable, la Suisse appelle au contraire de tous ses vœux, l'instauration, en Europe et surtout en Autriche-Hongrie, d'un régime identique au sien. La paix durable est à ce prix.

M. D.

Les Allemands d'Autriche menacent

La lutte des peuples dans la double monarchie prend des proportions de plus en plus grandes. Tandis que dans la partie hongroise de la Monarchie, l'oligarchie magyare appuyée sur les baionnettes poursuit son œuvre de magyarisation forcée avec une énergie fébrile, les Allemands d'Autriche bouleversés par la volonté consciente et organisée des peuples slaves se tournent désespérés vers leurs alliés germaniques et profèrent des menaces contre les Yougoslaves, les Tchêques et les Polonais.

Ces derniers temps, la résolution des Allemands d'Autriche de ne pas tolérer les manifestations en faveur de l'indépendance des slaves a pris une forme plus énergique. Il paraît en effet que les Allemands vont entreprendre à l'instar des Yougoslaves et des Tchêques un plébiscite, mais un plébiscite différent de celui des Slaves. Ils se déclarent de plus en plus nombreux pour la nécessité d'une hégémonie incontestable des Allemands d'Autriche sans égard aux vœux exprimés par les Yougoslaves et les Tchêques. Leurs menaces ne sont pas adressées seulement aux Slaves mais aussi au gouvernement auquel ils reprochent sa faiblesse et son inconstance dans les questions nationales allemandes. Ainsi le parti allemand libéral du Tyrol a adopté une résolution bizarre. Les « Münchner Neueste Nachrichten » du 26 mars rapportent de Vienne la résolution suivante des Allemands du Tyrol. « Il doit être considéré comme impossible que les Allemands d'Autriche obtiennent jamais la situation qui leur est due. Or, les Allemands n'ont plus aucune raison de se soucier de l'Etat qui les néglige et les refoule. Ils peuvent regarder impassiblement comment les dirigeants de l'Autriche persévèrent à miner les bases de cet Etat et comment ils l'exposent au danger. Nous Allemands, serons désormais aussi insouciant en ce qui concerne la destinée de l'Autriche que les non Allemands et ne penserons qu'à notre bien-être. »

Ce douloureux reniement n'est pas naturellement aussi tragique que ces bons Tyroliens le présentent. C'est une fronde, expression d'un mécontentement qui se manifeste chez les Allemands d'Autriche contre le gouvernement qui tolère l'organisation des forces nationales non-allemandes et n'emploie pas les mêmes mesures violentes que leurs frères magyars.

Pourtant, pour agir conformément à la mode magyare, il manque aux Allemands quelque chose. Et c'est qu'ils ont contre eux des peuples organisés et conscients de leur droit à la vie depuis longtemps, envers qui l'emploi des mesures violentes peut facilement provoquer des explosions fort graves, dont les dirigeants doivent tenir compte.

Cependant l'effervescence gagne du terrain chez les Allemands. La « Tagespost » de Graz, disait il y a quelque temps : « Ou les revendications allemandes seront acceptées et réalisées dans l'intérêt de l'Etat ou bien nous laisserons les choses suivre leur cours fatal ».

Une assemblée nationale allemande à Graz a adopté le 19 mars la résolution suivante :

« 1. Les tendances grand-serbes ne doivent pas, par une activité occulte intérieure, renaître à la vie. Un Etat yougoslave doit être empêché par tous les moyens.

« 2. Une province particulière slovène ne constitue qu'une phase préalable de l'Etat yougoslave. La séparation de la Styrie et des provinces allemandes du sud doit être évitée par tous les moyens. Nous demandons au gouvernement d'étouffer immédiatement l'activité souterraine excessive et constituant un crime de haute trahison qui tend à la réalisation d'un Etat yougoslave; cela par tous les moyens dont il dispose. La voie vers la mer doit demeurer ouverte pour nous. La voie libre vers Trieste doit être garantie par une rectification des frontières et par un travail de colonisation.

« 3. Le retour des traités yougoslaves et italiens est en contradiction avec les conditions fondamentales d'un développement paisible.

« 4. L'alliance avec l'empire allemand doit être renforcée au point de vue politique, économique et militaire. Si le gouvernement fait la sourde oreille et si nos représentants allemands ne prennent pas mieux la défense de nos intérêts, c'est nous-mêmes qui nous en chargerons et qui passerons dans l'opposition la plus vive contre le gouvernement et nos députés. »

Le président de l'assemblée, le bourgmestre Fizia, a terminé ses discours de clôture par les mots suivants :

« L'Autriche sera allemande ou elle ne sera pas. »

La fidélité aveugle à l'Allemagne et l'attente de secours allemand pour l'oppression la plus fructueuse et la plus complète des Slaves et des Latins de la Monarchie, telle est l'idée directrice des Allemands d'Autriche. A l'intérieur des tranchées germaniques, ce sont les Slaves qui opposent leurs poitrines à la poussée germanique, et c'est en les soutenant qu'on agit dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation si menacées par la ruée des Allemands.

La fraternité turco-bulgare en péril

Le conflit entre les Turcs et les Bulgares, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, commence à préoccuper leurs maîtres de Berlin. En effet, on mande de Sofia à la « Gazette de Francfort » :

Les demandes de la Turquie tendant à obtenir des compensations au sujet de la Dobroudja ont causé en Bulgarie une extrême surprise. Les Bulgares estiment que la Dobroudja ne peut pas faire l'objet d'un marchandage. Ils déclarent que leur pays et leurs nationaux ne peuvent être considérés en aucun cas comme un objet d'échanges.

Le voyage de M. Helfferich à Sofia a été renvoyé à plus tard.

D'autre part, on mande d'Amsterdam en date du 19 et du 21 :

Amsterdam, 19. — Une information sensationnelle fait, aujourd'hui, le tour de la grande presse allemande. Il s'agit d'un nouveau conflit, qui divise la Bulgarie et les Empires centraux.

On sait qu'un premier référendum, pour le règlement duquel Ferdinand de Bulgarie se rendra, au mois de mai, à Constantinople, sépare la Bulgarie de l'empire ottoman, qui veut une rectification de

frontière assez sérieuse dans la région de Karagatch. Or les puissances centrales ont fait savoir, la semaine dernière, à Sofia, qu'elles ne céderaient la Dobroudja aux Bulgares que si ceux-ci s'engageaient à faire de la voie Cernavoda-Constanza une voie complètement libre et ouverte, de toutes façons, aux intérêts économiques de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

La Bulgarie répondit qu'elle ne pouvait consentir à cette condition que si elle recevait des compensations en Albanie et si Salonique lui était cédée.

Les Impériaux ont refusé net, parce qu'ils ont l'intention de faire de Salonique un port franc et un point d'appui pour leurs flottes.

Le conflit en est là pour le moment, mais il aura eu au moins le mérite de divulguer certaines des prétentions austro-allemandes.

Amsterdam, 21. — Une note officielle allemande déclare que les Bulgares auraient accepté les conditions des empires centraux concernant le port de Constanza.

Cependant le conflit entre Sofia et Constantinople subsiste à l'état aigu. Malgré la pression des gouvernements de Vienne et de Berlin, le roi de Bulgarie refuse non seulement d'accéder aux revendications ottomanes, mais aussi de se rendre à Constantinople pour avoir une entrevue avec le sultan.

De même source, on dément que les Centraux veuillent déjà prendre une décision au sujet de Salonique. Il est toutefois hors de doute qu'ils ont fait des propositions à la Bulgarie, lui offrant les villes grecques de Seres, Drama et Cavalla en échange de certaines compensations économiques et de la reconnaissance des visées turques sur le chemin de fer de Dedeagatch à Andrinople et le côté inférieur de la Morawa.

M. Helfferich partira prochainement pour Bucarest et Sofia.

Bien que la presse bulgare évite soigneusement de dire quelles concessions territoriales réclame la Turquie, il y a tout lieu de croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une simple rectification de frontière. Les Turcs réclament une bonne partie de la Thrace et du littoral de la Mer Noire et ils soutiennent leur thèse par deux raisons. D'abord, disent-ils, au point de vue ethnographique : en Thrace il n'y a pas un seul Bulgare, en Roumélie Orientale les Bulgares n'y sont qu'une minorité absolument négligeable. En second lieu, les Turcs voient que la Palestine et la Mésopotamie sont perdues pour eux : ils veulent se rattraper ailleurs, en Thrace et en Roumélie Orientale. Ils prétendent en outre qu'ils seront cette fois-ci soutenus par les Alliés qui, selon eux, n'ont plus aucune raison de s'opposer à leurs aspirations de ce côté depuis que la Russie s'est désintéressée de Constantinople. D'autre part, une Bulgarie trop forte constituerait une menace pour Constantinople et pour les Détroits et l'Angleterre n'aurait que des tracas avec l'hégémonie bulgare.

Voilà quelle est la thèse des Turcs. Pour le moment, les Bulgares y ripostent par un *non* énergique en attendant qu'ils fabriquent des « documents » à l'instar de ceux qu'ils avaient cuisinés pour la Dobroudja et qui pourront masquer les tendances impérialistes de la Bulgarie.

Coup-d'œil retrospectif aux orgies bolchevistes

Le 7 novembre 1917 fut renversé le gouvernement de la deuxième coalition, sous la présidence de Kerenski, et à sa place s'installa, à la tête du peuple et de l'Etat russe, une douzaine environ de soi-disant commissaires du peuple, présidés par Oulianov-Lénine, dénommé par son collègue Apfelbaum-Zinoviov « le Mont-Blanc de l'Internationale ». Une douzaine d'apôtres de l'Evangile bolcheviste, une douzaine de Judas de caractère et en grande partie de race, le cerveau rongé par une mégolomanie rostratique, les poches remplies d'argent austro-allemand. Pour qui ne voulait pas se bercer d'illusions, la présence de ces derniers était claire déjà avant les documents sensationnels publiés par le « Petit Parisien », des 5, 6 et 8 février. Les « camarades » de ce genre ne faisaient pas même semblant de s'indigner d'une pareille imputation : il leur suffisait, pour leur réhabilitation complète, d'affirmer qu'ils avaient accepté de l'argent pour avoir les moyens de provoquer la révolution en Allemagne et en Autriche-Hongrie. Ils prétendaient ignorer le fait saillant que la classe ouvrière allemande est immunisée contre les idées d'une révolution internationale, cette classe ayant voulu, elle aussi, la guerre impérialiste tout aussi bien que Guillaume II. Or, on ne se repent pas de ce qu'on a voulu de tout son être, mais seulement des fautes commises dans la réalisation de sa volonté. C'est pourquoi aucune classe en Allemagne ne se repent encore, car il ne faut pas prendre la plainte d'un ventre creux pour le cri du repentir.

En acceptant l'argent allemand, les bolchéviques ont lié leur volonté comme les bêtes féroces dans une ménagerie, n'exercent pas leur instinct carnassier envers les dromes qu'ils leur donnent à manger. Les bolchéviques grondent et rugissent quelquefois contre les Allemands, mais en même temps ils obéissent à merveille au claquement de leur fouet. Toute leur œuvre a consisté pendant une année à affaiblir les armées d'Alexeiev, de Broussilov, de Kornilov et à ouvrir aux Allemands la route de Petrograd et aux Autrichiens celle de Moscou. En même temps, les traitres ukrainiens faisaient les avances à ces derniers. Le pauvre peuple petit-russien, si bien doué et si sympathique, le voilà stigmatisé du nom d'Oukrainien qui, au cours de plusieurs siècles, stigmatisait la disposition à livrer la petite-Russie à n'importe qui, aux Polonais, aux Autrichiens, aux Turcs. Les guides indignes ont fait de la Petite-Russie un Etat-tampon autrichien qui aidera les Austro-Magyars à subjuguier les autres Slaves, tandis que la Grande-Russie, devenue impuissante, sera la risée de tout le monde. Et cela aura été une des conséquences de l'œuvre maximaliste.

Cette œuvre a commencé par l'assassinat du généralissime Doukhonine. Et tout en luttant à Brest-Litovsk pour « une paix juste », l'oligarchie des commissaires du peuple développait à l'intérieur de toutes ses forces la guerre civile, dont les magnifiques monuments du Kremlin de Moscou ont particulièrement souffert, ayant été soumis à un bombardement méthodique ; ce qui arracha quelques larmes de crocodile à Lounatcharski, commissaire de l'instruction publique, mais ne l'empêcha pas de rester le collègue des auteurs de ce crime et de tant d'autres crimes encore. Un des plus connus en est le meurtre hideux de deux ministres des premiers temps de la révolution, Chingariov et Kokochkine, hommes d'honneur parfaits et intellectuels sincèrement progressistes : ils furent assassinés, malades, dans une chambre d'hôpital. Tout le parti des « Cadets », auquel ces deux hommes avaient appartenu, fut mis hors la loi. C'est ainsi que les Juifs, devenus tout-puissants, remercièrent les Cadets d'avoir constamment lutté pour l'égalité de droits des Juifs ! Quelques semaines avant ce massacre, une bande de régénérateurs de la Russie assaillit, sur la ligne de Vladikavkaz, le train transportant Karaoulov, ataman des cosaques du Terek, son frère et son état-major : tous furent assassinés, le wagon tout criblé de balles. Karaoulov, homme d'instruction universitaire, s'était distingué par son courage personnel, au cours de cette guerre ; il avait été, à la veille de la révolution, plénipotentiaire de la section sanitaire de la Douma, et la révolution le trouva membre du Comité Provisoire.

Naturellement, en face de ces crimes, les « commissaires du peuple » feignaient de n'y être pour rien. Mais le monstrueux procès intenté à la comtesse Sophie Vladimirovna Panine les montre dans toute leur beauté. Cette femme a sacrifié sa richesse et, qui plus est, son temps, sa commodité, sa jeunesse à l'éducation morale et intellectuelle des enfants du prolétariat. Pour faire profiter la classe ouvrière d'un art pur et d'une science saine, elle avait fondé, à Pétrograd, l'immense « Maison du Peuple ». On n'aurait pu trouver un candidat plus digne pour le poste de gérant qu'un ministre de l'instruction publique. Eh bien, cette femme fut arrêtée et traînée devant le « tribunal révolutionnaire », inculpée d'avoir « retenu l'argent du peuple », c'est-à-dire la somme d'environ 90.000 roubles qui se trouvait à son ministère au moment du coup d'état bolcheviste, et qu'elle déclara ne vouloir remettre qu'à la Constituante. Elle fut condamnée à rester détenue jusqu'à ce qu'elle ait rendu cette somme ; mais celle-ci ayant été vite réunie à la suite d'une collecte publique, on dut la relâcher. Les comple-rendus d'autres procès plaqués devant ce « tribunal » ne sont pas moins stupéfiants même M. Pourichkevitch, fameux dans l'histoire de la Douma par ses propos de malappris, par ses grossièretés envers tous les partis tant soit peu progressistes, même cet homme, mûri et ennoblé par les dures épreuves de cette guerre, avait décidément le beau rôle, en comparaison de ses juges bolchevistes, lors du procès de « conspiration monarchique » qui lui fut intenté.

Un des cas les plus curieux est sans doute celui du célèbre révolutionnaire Vladimir Bourtzev. Le 35^e anniversaire de sa première arrestation, sous Alexandre III, le trouva de nouveau en prison, cette fois grâce à la décision des révolutionnaires bolchevistes. Les journalistes de Petrograd lui ayant fait exprimer leur condoléance respectueuse, il répondit qu'il les remerciait de tout son cœur, mais qu'il se trouvait mieux qu'eux-mêmes, vu qu'il était au moins sûr de ne plus pouvoir être emprisonné. Evidemment, les bolchéviques craignaient que le grand démasqueur d'agents provocateurs ne dévoilât tous leurs liens secrets avec les Centraux.

Il ne nous reste qu'à regretter que le monde civilisé qui savait si bien crier haro sur toute la Russie, aussitôt qu'un cosaque y déchargeait sa colère sur un Juif, ait montré si peu d'indignation réelle pour tous les méfaits dont souffrent les meilleurs des Russes, et qu'il les ait si peu soutenus dans leur œuvre purificatrice.

M. G.

La presse suisse et la Dobroudja

L'officieux bulgare, les « Narodni Prava », est fort mécontent de l'attitude de la presse suisse à l'égard des visées annexionnistes bulgares :

« Nous ne comprenons pas, écrit-il, l'attitude d'une partie de la presse suisse de langue allemande, attitude tout aussi hostile envers nous que celle d'une partie de la presse hollandaise. Pourquoi cela ? Les rédacteurs et les collaborateurs de cette presse ne sont-ils pas Allemands ? Les rédacteurs allemands des journaux suisses allemands trouvent-ils qu'une Dobroudja aux mains des Roumains offre plus de garanties pour les grands intérêts de leurs co-nationaux allemands ? L'attitude de ces journaux provoque chez nous de l'étonnement... Dans l'ensemble de la vie européenne, la Bulgarie est appelée à jouer un rôle important... Ce serait pour elle un crime et un suicide de devenir victime d'intrigues ou d'aspirations quelconques. Seuls les rédacteurs des journaux en question savent s'il s'agit d'une intrigue de la presse germanique ou bien d'une tentative créée artificiellement en vue d'influer sur le présent et sur l'avenir de la Bulgarie. En tous cas, ils ne parviendront jamais à troubler la conscience nationale bulgare... Aujourd'hui, au moment où le sort des Balkans se décide, nos fidèles alliés ont le devoir de sou-

tenir l'Etat le plus intéressé, la Bulgarie. Nos alliés le font dignement. La presse neutre n'a donc qu'à constater ce fait. On ne lui demande avant tout qu'à tenir compte de la situation créée par le sang, les os et les larmes des victimes... »

Les Bulgares, qui n'ont aucun sentiment du droit et de la justice, ne comprennent pas que les neutres défendent avec tant de courage toutes les bonnes causes. Il va de soi que les neutres ne peuvent accorder leurs sympathies à un tel peuple.

La terreur bulgare dans la Macédoine grecque

On mande d'Athènes qu'à la Chambre grecque le ministre des affaires étrangères, répondant à une interpellation au sujet du sort des Grecs de la Macédoine orientale, fit les déclarations suivantes :

Les églises et les écoles grecques des villes de cette partie de la Macédoine furent saisies et tous les Grecs des deux sexes âgés de plus de quinze ans déportés. Les personnes en âge d'être mobilisées furent exercées et envoyées sur le front roumain. La population de Cavalla, qui comptait quarante mille âmes, est actuellement réduite à six ou sept mille personnes, toutes affamées.

Dans toute la Macédoine, on évalue les morts par suite des privations et des exécutions faites par les Allemands et les Bulgares, à plus de quarante mille. Ceux qui purent survivre sont soumis à des supplices inouïs et meurent de faim. Afin de modifier les éléments des populations dans cette province grecque, les Bulgares y procèdent à un envoi d'éléments bulgares.

M. Politis fit lecture ensuite des documents officiels prouvant la triste situation de ces populations. Il commença par la lecture d'une lettre de Sofia dépeignant avec horreur la condition des Hellènes internés en Bulgarie. Cette lettre présente un tableau affreux de la situation des déportés. Le second document est une protestation de la Croix-Rouge hellénique de Suisse, envoyée au comité international de la Croix-Rouge à Genève, contre le refus du gouvernement bulgare à l'envoi d'une délégation pour visiter les villes où sont internés les déportés. Puis vint la lecture de la protestation du gouvernement hellénique envoyée aux pays neutres à cet effet. Le ministre a donné aussi lecture d'autres documents prouvant le pillage exercé par les Bulgares de toutes les antiquités grecques de la Macédoine. En terminant, le ministre a exprimé ses remerciements au gouvernement de la Hollande, qui a tout fait pour venir en aide aux populations grecques persécutées.

Mais le patriotisme du peuple grec saura venger ces persécutions, les baïonnettes grecques donneront aux Bulgares la réponse qui convient à cette barbarie.

Les paroles du ministre firent une énorme impression et furent applaudies chaleureusement par l'assemblée.

Les troupes serbes en France

Le « Budapesti Hirlap » reçoit d'Amsterdam une dépêche d'après laquelle des troupes serbes seraient transportées en France :

« Ces troupes doivent servir comme troupes d'assaut, et ne seront employées que pendant la contre-offensive. »

Les nouvelles de ce genre ne riment à rien. Les Magyars les colportent étonnément auprès de la population serbe des pays occupés pour représenter les puissances de l'Entente comme les bourreaux du peuple serbe.

FEUILLETON

LA LITTÉRATURE YOUGOSLAVE

L'Echo littéraire, paraissant à Berlin, a publié récemment une lettre de Belgrade susceptible d'intéresser nos lecteurs.

I

On peut dire que la guerre n'a pas eu sur la littérature serbo-croate une influence fécondante. Tandis que partout ailleurs les poètes de la guerre pullulaient et que les horreurs de la bataille se réexécutaient en littérature avec non moins d'efficacité, la vie littéraire serbo-croate ne fit que continuer son train-ordinaire. Il est vrai qu'aux motifs y étaient survenus quelque changement, mais, sauf des croquis alertes et éphémères, ne s'élevant pas au-dessus du niveau d'un feuilleton, aucune œuvre littéraire n'a pu considérable n'a vu le jour.

Le fait que la guerre a pour ainsi dire glissé sans laisser de traces sur les poètes serbo-croates explique que la poésie de guerre est nettement populaire.

Plus d'une chanson, actuellement en vogue parmi les soldats, est née en se rythmant immédiatement sur le pas des bataillons, ou bien un obscur poète l'a composée au feu du bivouac, le soir, pour l'apprendre le lendemain à ses camarades. En fut-il autrement de la chanson devenue historique du prince Eugène ?

L'amour, la nostalgie, le mal du pays, l'amour du sol natal, l'orgueil du soldat, voilà les motifs de ces chansons :

« Da znas, I jubo, kad si moja bila... »

Moja bila, pa me ostavila... »

« Sais-tu bien, ma mie, lorsque tu es devenue mienne, Devenue mienne — et que tu m'as quitté... »

chantant le « Junak », le « héros », le « beau gars » lorsqu'il songe à « la femme aimée ». Ou bien encore ce sont des chansons nées dans les tranchées, encombrées de termes techniques qui ne semblent être là que pour inspirer du respect aux gens de l'arrière. L'humour et une certaine mélancolie inhérente à l'esprit slave s'équilibrent dans des chansons de soldats, à la fois tendres et énergiques. La « Centrale pour l'Histoire de la Musique » du ministère de la guerre autrichien, occupée actuellement à collectionner et à examiner tous les produits du lyrisme guerrier, saura trouver et réunir ces mélodies serbo-croates, afin d'en publier plus tard un texte corrigé, pour le plus grand bien de l'art.

Pour ce qui est de la « Littérature dramatique » serbo-croate, il nous faut mentionner d'abord une espèce de festival patriotique « Za Kvalja i za dom » (Pour le roi et la patrie) dont l'auteur se trouve être M. Georges Prejac, régisseur au théâtre national d'Agram. Drame de circonstance, ce que déjà son titre indique et que toute la structure de la pièce confirme. Il était destiné à être représenté pendant les premiers mois de la guerre et, dépourvu de grandes prétentions, ne sollicita point la critique. Le premier drame de la guerre a vu le jour de la scène en automne 1916. « Mrak » (Ténèbres) en est le titre et Pierre Petrović l'auteur. Après les guerres balkaniques, un soldat, rendu aveugle, rentre chez lui et trouve la paix du foyer troublée par l'infidélité de sa femme. Le milieu paysan où le drame se trouve placé est bien rendu, mais l'intérêt dramatique souffre grandement d'une surcharge de réflexions et de considérations étrangères à l'intrigue proprement dite. On peut comparer cette pièce à un vaste monologue et, en effet, elle en a eu exactement l'efficacité : l'absence d'effets dramatiques lui a valu un four. D'autre part la valeur littéraire du drame est trop peu considérable pour que la critique soit fondée de tenter une réhabilitation. Milan Bějović a essayé de faire une satire de ce temps dans sa comédie « Laka Zluzba » (Service facile), où il flagelle comme

il peut l'embuscomanie ; la tentative n'a pas été couronnée de succès. C'est une pièce bien au-dessous de la moyenne, son apreté satirique, dépourvue de types rendus bien vivants, revêtant à peine la signification d'un pamphlet, que la sienne.

La seule œuvre un peu marquante qu'ait produite la littérature serbo-croate depuis la guerre se trouve être un drame récent de Milan Ogrizović, intitulé « Objavljanja » (Annonciation) avec le sous-titre « Un Rêve ». Il serait, à cette occasion tentant d'émettre cette doctrine selon laquelle le rêve traduirait un surmonterait la réalité, mais on y renonce aisément, puisque aussi bien on admet, sans dila littérature postérieure à Hrinđberg, un Meyrink. Du reste, le symbolisme dont s'est servi Ogrizović pour son nouveau, oxame marque un pas en avant et constitue un acte à enregistrer, car nous avons besoin, plus que jamais, d'imagination, voire même de fantaisie, puisque tout aujourd'hui, tend à la grossièreté, à l'inachevé, et que la fantaisie, enchaînée à des formes d'art épurées, ouvre de plus souriantes perspectives. Enfin l'interprétation symbolique ne fera que transfigurer la pensée du poète et faire apparaître plus élevées ses intentions.

L'action de ce drame ne constitue à proprement parler, qu'une ossature des plus minces : c'est l'ancien motif indo-européen de la Léonore de Binger, accompagné de mysticisme. Le mari, enseveli sur le champ de bataille par l'effet d'un obus, plane entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'il soit détérré et amené à l'hôpital. A la même heure sa femme s'abandonne à son beau-frère, avec toute l'ardeur d'un amour défendu. A deux reprises son mari lui apparaît en rêve et au début de l'action scénique, son apparition la bourrelle pour la troisième fois. C'est en étranger qu'il s'approche, mais c'est bien lui, en chair et en os, demandant le châtiement. L'annulation de la faute n'est pas impossible : qu'elle le suive dans l'au-delà, où commence une nouvelle vie plus pure et où la félicité éternelle nous est promise. Mais la jeune femme frémit de vouloir vivre : elle voudrait continuer à vivre, avec d'autres, pour d'autres.

Sanglants conflits en Autriche-Hongrie

Les conflits sanglants survenus entre Sloènes et Allemands à Saint-Jean, ont pris un développement beaucoup plus important que ne le laissent supposer les premières nouvelles venues de Vienne. Les journaux, tant allemands que yougoslaves, que nous venons de recevoir, donnent des descriptions détaillées ainsi que d'abondants commentaires. La lutte ouverte engagée en Slovénie semble avoir un caractère, et une portée qui dépassent beaucoup le cadre habituel des incidents locaux, assez fréquents d'ailleurs, entre les nationalités de la Monarchie austro-hongroise.

La « Tagespost », organe allemand de Gratz, donne la version suivante du conflit sanglant de Saint-Jean :

« Les députés Korochetz et Verstovchek avaient convoqué le 7 avril un meeting populaire à Saint-Jean (Sv. Janz) à la frontière de la Carinthie et de la Carniole. Cette réunion avait pour but de faire de la propagande en faveur de l'Etat yougoslave. Elle se termina dans le sang. Les Allemands de la vallée de la Drave, de Lavant et de Slovenji Gradetz (Windischgrätz) s'étaient rendus à Saint-Jean dans le but de s'opposer à l'invasion slave. La réunion eut lieu à ciel découvert. Au moment où les Allemands arrivèrent, Korochetz était déjà en plein discours. Un représentant des Allemands engagea alors avec le député Verstovchek des pourparlers en vue de permettre aux députés allemands Lutschounig et Franz Girstmayr de prendre la parole à cette réunion, mais cela ne leur fut pas accordé. Tout d'un coup un prêtre slovène fit un signe de la fenêtre d'une maison et les jeunes gens slovènes se mirent aussitôt à lever leurs cannes et à frapper les Allemands. Il y eut des scènes effroyables. Les hommes tombaient dans le sang; bien des assistants furent obligés de s'éloigner après un combat acharné. Enfin des prisonniers russes qui se trouvaient au sud de la place où avait lieu la réunion, se mirent de la partie et commencèrent à lancer de lourdes bûches sur les Allemands; ceux-ci se défendirent avec leurs cannes et des gourdin. C'est en vain que les Allemands firent appel aux représentants de l'autorité, ainsi qu'aux gendarmes. En présence de cette situation, les Allemands se rendirent alors dans une autre localité, près de Donji Dravograd (Unterdrauburg)... »

Le « Slovenski Gospodar » de Maribor (Styrie), donne une description détaillée de ce conflit :

« Plus de 2000 personnes, hommes et femmes — dont un très grand nombre de Carinthie — prirent part à cette réunion. Celle-ci était présidée par le président de la municipalité Bart, qui donna la parole à Korochetz. Le président du Club Yougoslave parla des persécutions que notre peuple eut à subir et surtout pendant la guerre... (dix lignes censurées). Le discours de Korochetz souleva une indignation indescriptible dans l'assistance... (une ligne censurée)... Des cris : « Jamais ils ne réussiront ! Jamais ils ne nous anéantiront ! » partaient de toutes parts.

Ces persécutions — poursuivit Korochetz — ont dessillé les yeux du dernier de nos hommes, et aujourd'hui nous savons que c'est seulement dans notre propre Etat que nous pourrions vivre libres et indépendants. (Cris enthousiastes : Vive la Yougoslavie !)

Il y avait déjà plus d'une demi-heure que Korochetz parlait lorsque survinrent quelques centaines d'Allemands sous la conduite du député Lutschounig et du journaliste Jahn. Ils furent accueillis par les cris : « Dehors les Germains ! » Les Allemands étaient venus avec l'intention de disperser la réunion; depuis plus d'une semaine la « Marburger Zeitung » les excitait à le faire. Toutefois, s'ils s'étaient tenus tranquilles, personne n'aurait songé à les frapper, mais ils ne cessèrent de provoquer l'assistance en criant continuellement à Korochetz : « Hochverraeter » (traître), pendant que d'autres pénétraient dans les rangs de nos paysans et leur disaient hypocritement que la religion catholique nous enseigne de nous aimer les uns les autres.

Tout d'un coup, les Allemands se mirent à hurler et à pousser des cris féroces, des vociférations, des « Heit ! » en même temps qu'ils levaient leurs gourdins et ramassaient des pierres pour les jeter contre l'orateur. Mais dès qu'un Allemand faisait le geste de jeter une pierre, le poing ou la canne d'un Slovène retombait sur lui avant qu'il ait eu le temps de mettre sa menace à exécution; ainsi les Slovènes gardaient fidèlement leurs chefs. Comme d'une seule gorge s'éleva alors de nouveau un cri formidable : « Dehors les Germains ». Ceux-ci se mirent à briser les parapets pour s'emparer des planches et des pieux, avec lesquels ils voulurent se ruer sur nos hommes en poussant des cris sauvages et en proférant des injures. La lutte s'engagea.

Les Slovènes ripostèrent durement. De la défensive, ils eurent vite fait de passer à l'offensive. Les gourdins ferrés, que les Allemands avaient apportés avec eux, passèrent en quelques secondes dans les mains des Slovènes et ne tardèrent pas à tomber sur le dos de leurs propriétaires. Hurlant, gémissant, pleurant, ceux-ci finirent par s'enfuir à toutes jambes. Le spectacle devint alors d'un comique hilarant, mais les nôtres ne voulaient plus plaisanter et rouèrent de coups les Allemands... Une fois l'offensive allemande brisée, les Slovènes se mirent à les poursuivre, les talonnèrent en leur administrant chemin faisant des coups de gourdins et de bûches. Toute la chaussée portait des traces de sang german.

Le combat terminé, Korochetz reprit son discours. Sur ces entrefaites, le député Verstovchek vint annoncer que le représentant du gouvernement interdisait la réunion. Avant de se séparer, Verstovchek proposa aux assistants de voter une résolution en faveur de l'état yougoslave :

« Des milliers de gorges partit un même cri d'enthousiasme : « Vive la Yougoslavie ! » A ce moment une députation de femmes slovènes de Carinthie vint remettre plusieurs milliers de signatures d'adhésion à la déclaration yougoslave. »

Les journaux slovènes, en outre, publient une foule de détails sur ce combat de Saint-Jean :

« Le Slovène, écrit le « Si. Gospodar », est généreux envers le vaincu. Pendant l'assaut des Allemands, quelques-uns de ceux-ci se trouvèrent coupés du gros de l'armée germanique. Pour se sauver, ces pauvres Germains levaient leurs bras (Kamarade!) et priaient de les ménager étant

donné qu'ils se rendaient. De notables Sloènes s'interposèrent en leur faveur auprès de notre peuple courroucé, et c'est ainsi que ces prisonniers allemands eurent la vie sauve.

Par contre, les Allemands, dans leur fuite éperdue, ne manquèrent pas de se venger en s'attaquant à des innocents. Près de Dravograd (un îlot allemand au milieu de la mer slovène), 50 Allemands se ruèrent contre un Slovène qui venait à passer, mais ce brave ne s'effraya pas et leur cria : « Que celui qui me touche écrive son testament ». Un paysan slovène, se trouvant seul dans le village fut attaqué à coups de couteaux par les Allemands et blessé à la tête et au bras droit. Un autre paysan slovène qui traînait sa charrette fut assailli et blessé grièvement par la foule allemande.

Ne pouvant se venger sur les Sloènes, les Allemands commirent un acte incroyable : ils s'attaquèrent aux bestiaux appartenant aux Sloènes, les laches se ruèrent sur les chevaux, vaches, bœufs qu'ils frappèrent copieusement mais les prisonniers russes intervinrent alors et chassèrent les Allemands des écuries.

Les attaques allemandes contre les Sloènes isolés continuèrent encore longtemps après la bataille de Saint-Jean. A Dravograd, tout Slovène qui passait était attaqué. A la gare, des soldats slovènes qui se trouvaient là par hasard, durent faire emploi de leurs baïonnettes pour disperser la foule allemande qui voulait rouer de coups un Slovène. Un officier slovène dut intervenir pour sauver la vie à un instituteur attaqué par les Allemands. »

Et le journal cite un très grand nombre de ces attaques allemandes contre les Sloènes isolés.

Comme épilogue, les paysans de Chmartan ont organisé après la réunion de Saint-Jean, une fête en l'honneur des députés Korochetz et Verstovchek. Un chœur a chanté des hymnes yougoslaves :

« Plusieurs orateurs populaires ont déclaré dans des discours enflammés et débordants d'enthousiasme que notre peuple est prêt à sacrifier tout, même son sang, pour la patrie yougoslave. Les députés répondirent qu'avec un tel peuple, le triomphe de la cause yougoslave est certain... Vive la Yougoslavie ! »

A la suite de l'affaire de Saint-Jean, des rixes entre Sloènes et Allemands se produisirent un peu partout en Carinthie. A Slovenji Gradetz (Windischgrätz), ville à population mixte un combat eut lieu.

La « Marburger Zeitung » écrit :

« A la gare de Slovenji Gradetz a éclaté dimanche une rixe sanglante. Un Slovène ayant provoqué les Allemands au moment où les participants allemands à la réunion de Saint-Jean sortaient du train, reçut naturellement, une bonne gifflé allemande. Ce geste servit de signal. La foule slovène se rua alors avec des pieux sur les Allemands. Cela donna lieu à une lutte acharnée. Les femmes slovènes brisaient les parapets pour ravitailler leurs hommes, pendant la rixe, en pieux et en planches et se comportaient comme de vraies furies. Bon nombre de blessés ont été dirigés sur l'hôpital. La provocation de Korochetz n'a pas tardé à porter des fruits. »

Le « Slovenetz », auquel nous empruntons cet extrait, ajouta :

« Si nous avions voulu publier un compte rendu vraiment exact de cette affaire, la censure aurait confisqué notre journal, en vertu du § 308 du Code Pénal. »

La mégalomanie bulgare

Les parvenus bulgares rivalisent en morgue avec les hobereaux magyars et les junkers allemands. Le généralissime bulgare Jekoff a fait à un rédacteur de la « Kambana » une déclaration à la Hindenburg :

Il nous importe peu, a dit Jekoff, de savoir quel sera le maître de Gibraltar et qui dominera les mers et les voies mondiales. Par contre la grande question de savoir qui commandera à Constantinople nous touche directement.

La Serbie a été anéantie grâce à notre participation. L'avenir nous dira si cette incorrigible coupable sera partiellement restaurée ou si elle entrera dans la confédération de notre alliée l'Autriche-Hongrie. La région de la Morava est libérée par le sang bulgare. Nous avons à son égard des règlements formels avec nos alliés et des droits qui seront exécutés loyalement. Notons ici que nos droits formels ne s'étendent pas à Prichina et à Prizrend. Nous tenons ces villes d'après le droit de conquête; ces villes ont été conquises au prix du sang des héros bulgares. Etant donné le droit de conquête et le point de vue économique elles resteront bulgares.

En ami chaleureux du peuple magyar, je désire que nous ayons une frontière commune avec lui... Nous nourrissons les meilleurs sentiments et les plus amicaux avec la monarchie voisine, et c'est ainsi qu'on mettra fin à l'irredentisme serbe quel que soit l'endroit où celui-ci puisse se manifester...

Nous tenons Serès, Drama et Cavalla. Non seulement cela, mais aussi tout ce que nous prendrons aux Grecs, sera à nous. Qu'on nous comprenne bien. Ce n'est pas seulement parce que la population de ces régions est en grande majorité bulgare, mais aussi parce que ces régions ont été libérées par le sang bulgare abondamment répandu. D'après les traités, nos droits s'étendent jusqu'à Janina et au-delà.

La mégalomanie bulgare passe les bornes du ridicule; elle atteint presque à la pathologie: si jamais l'on inaugurerait une branche nouvelle de la psychiatrie, que l'on pourrait appeler la « pathologie des peuples », les Bulgares, certes, offriraient un merveilleux terrain d'observation. Leurs ambitions ne se bornent pas à la Dobroudja roumaine, à la Macédoine serbe, à la Thrace grecque, à l'Albanie, à l'Epire jusqu'à Janina — il faut encore que, dressés en rivaux de la Grande-Bretagne, ils affirment gravement : « La question de Constantinople nous touche directement ». A quand leurs prétentions sur Erzeroum et Bagdad ?

Voyez avec quel cynisme le généralissime bulgare se félicite que la Serbie ait été anéantie, « grâce à la participation bulgare » — mais ne serait-il pas plus exact de dire grâce à leur complicité ?

Pour justifier, en les dissimulant, leurs volontés d'hégémonie, les Bulgares font tour à tour appel à une série de droits: c'est tantôt le droit de conquête, tantôt le droit des nationalités, tantôt le droit historique, etc., etc. Vis-à-vis de la Serbie, dont ils entendent garder les trois quarts, ils invoquent le traité conclu avec leurs maîtres germaniques; vis-à-vis de l'Autriche, lorsqu'ils veulent Prichina et Prizrend — dont le traité prévoit l'attribution à l'Autriche — ils parlent alors du droit de conquête. Ainsi, pour eux, un traité n'a de valeur que s'il les favorise: dès qu'ils se croient lésés, ils ne voient plus en lui qu'un chiffon de papier. Ridicules aux yeux de leurs ennemis, les Bulgares ne doivent-ils pas divertir jusqu'à leurs propres alliés ?

Mais une autre question se pose: leurs droits, disent-ils, s'étendent jusqu'à Janina. Serait-ce avec l'assentiment du roi Constantin ?

Mais le revenant est tenace et impitoyable: il ne cessera de se mettre entre eux, toutes les fois que leurs lèvres se joignent pour échanger le baiser criminel, il ne cessera de tenter de reconquérir celle qu'est sa femme et qu'il veut ramener à la foi éternelle.

La scène du deuxième acte se trouve être le portique d'une église. Un miracle s'est accompli: les cloches se sont mises à sonner quand elle s'est agenouillée devant l'autel. Cependant le prêtre ne croit pas aux miracles qui se font aujourd'hui, parle de superstition contraire à l'enseignement des livres saints, expulse la femme qui venait d'apparaître à tous, glorieuse et transfigurée. Elle attend à présent — vainement — que le miracle se renouvelle. Surgit le tentateur, le frère qui l'avait cherchée, sans la trouver, dans le parc. C'est le séducteur, c'est Satan lui-même voulant plier la faiblesse de cette femme à ses plans criminels.

Déjà elle veut le suivre, veule et défaillante, quand, tout à coup, l'Eglise respandit dans la lumière: Jésus-Christ, le rédempteur si bon, apparaît sous l'aspect de son mari et console la pauvre femme désespérée. Et il guérit les malades de la guerre, il chasse le Malin et l'humanité obéit de nouveau à son bon commandement.

Elle est à la maison. Le crépuscule répand comme une lassitude sur la scène durant le troisième acte. Elle apprend que son beau-frère partira à la guerre, à cause qu'elle l'a dédaigné. Puis arrive un soldat, éblouissant de boue et de sang, un homme écorché, disjunct, qui vient des tranchées, c'est son mari — ou plutôt c'est Jehovah, la forme primitive de tout dieu, Jehovah, le franc, le Bon. Il se démet de ses vêtements déchirés, et le voit respandir dans sa divinité, vêtu de blanc. En avant maintenant, à l'assaut du Malin, du Satan. Celui-ci, le frère, ayant revêtu l'uniforme vient prendre congé, avant de partir au front; la pauvre lutte s'engage, dont l'enjeu est l'âme de cette femme. Et au troisième coup de trompette céleste, la femme pardonnée retrouve la paix entre les bras de son époux, le Dieu de la lumière. Le Bien a vaincu. Satan est mis en fuite — et elle marche

soutenue par Dieu, vers le soleil levant, vers la nouvelle vie qui est meilleure et plus belle que l'ancienne. La scène respandit dans la lumière — et, tout à coup, une chute — qui l'a entendu ? — elle s'affaisse de son corps et meurt, tandis que son âme va au-devant de la lumière éternelle.

Ogrizovitch, dans cette pièce, a dramatisé ses conceptions théosophiques. Il va beaucoup plus loin que Quint, le chercheur d'absolu, de Gerhart Hauptmann, qui luttait pour savoir s'il était réellement le fils de Dieu: il attribue à chacun ce titre divin. Chacun possède ces qualités, selon lui, le plus pauvre aussi bien que le plus riche. Mais pourquoi n'y eut-il qu'un seul Messie sur terre? Parce qu'un seul s'était trouvé capable d'extérioriser son âme la plus profonde et la plus intérieure, tandis que « les hommes nouveaux » sont contents à moins. La pesanteur de toutes choses terrestres, voilà une notion que Ogrizovitch semble avoir désappréhensé ou oubliée.

L'action est enveloppée d'un voile de poésie. Ogrizovitch a parsemé son drame de mots qu'un vrai poète seul a pu trouver et assembler en vue d'un effet littéraire. L'importance purement littéraire de la pièce n'est donc pas moins considérable que sa valeur scénique.

Le nouveau drame ouvre une perspective lumineuse dans la récente littérature serbo-croate: il est à prévoir qu'il fera fortune et qu'il apprendra au monde le haut niveau où s'est élevée la littérature dramatique serbo-croate de ces jours.

II

Le 9 octobre 1917, Ivo Conte Vojnovitch a pu fêter solennellement son soixantième anniversaire. La souscription nationale ouverte à cette occasion dans les pays slaves du Sud a dépassé d'ores et déjà la somme de 150.000 couronnes, permettant à son béné-

ficiaire de passer le reste de ses jours sans aucun souci d'ordre matériel; quant aux honneurs dont on l'a comblé ce jour-là et qui trouveront au Théâtre national d'Agram des hommes éloquents, voire même enthousiastes, pour les faire accepter, ils compensent dans la mesure du possible les offenses dont il a été la victime pendant les premières années de la guerre.

Vojnovitch est né en Dalmatie, à Ragusa, d'une mère issue d'une famille florentine. Son père a été professeur à l'Université d'Agram, son frère Luja ministre monténégrin, sa sœur se trouve être mariée à un Français. Ce mélange de sang slave et de sang latin n'est pas sans apparaître dans la personnalité du poète, quoique son activité littéraire trahisse dans ses particularités le Serbo-Croate conscient. Vojnovitch, après avoir mené à bien des études juridiques, avait commencé par être juge à Agram et à Bjelovar, puis entra dans le service administratif politique de la Dalmatie, fut nommé dramaturge attitré au Théâtre national d'Agram, enfin quitta cet emploi pour se vouer exclusivement aux lettres, vivant soit à Ragusa, soit à Venise. Au début de la guerre, il fut la victime (des circonstances. Arrêté comme otage, il fut amené à pied de la Dalmatie à travers la Bosnie et l'Herzégovine, en Croatie. Souffrant d'une maladie des yeux dès peu avant la guerre, son état s'aggrava au cours de ce voyage de telle sorte qu'il perdit l'œil gauche.

Les médecins essaient en ce moment de sauver son œil droit. Un nouveau régime politique, entré en vigueur il y a justement une année, le rendit à la liberté et il put fêter solennellement son soixantième anniversaire qui, en le réhabilitant, compense les souffrances qu'il avait endurées.

(A suivre).

Le tyran et ses victimes

— Un nouveau réquisitoire contre la terreur austro-magyare —

(Suite.)

« Au commencement de la guerre, des citoyens complètement innocents furent pris et enfermés comme otages. Cela s'est passé en Dalmatie, en Bosnie-Herzégovine, en Croatie, dans le Banat, etc. Dans l'histoire mondiale on n'avait encore jamais vu un Etat se servir de ses propres sujets comme otages. On a dit aux otages qu'ils étaient responsables de tout attentat contre les chemins de fer, les objets ou les personnes militaires et qu'ils seraient immédiatement exécutés au cas où la population ou des individus isolés viendraient à entreprendre quelque chose dans ce sens. Les otages furent publiquement maltraités de la façon la plus brutale et la plupart d'entre eux massacrés sans la moindre raison. On a peine à croire avec quelle férocité les organes officiels se comportèrent envers les otages et avec quelle froide scélératesse sanguinaire ils en ont fait pendre ou fusiller un grand nombre. C'est ainsi que l'ecclésiastique Georges Petrovitch, de l'arrondissement de Dervent, en Bosnie, — homme vraiment paisible et qui ne s'était jamais occupé de politique — fut arrêté comme otage en août 1914. On lui donna un Tzigane comme sentinelle. Celui-ci le tua dès la première nuit sans aucune raison. L'archiprêtre Grgourévitch, de Zenitza, en Bosnie, fut arrêté et dut d'abord à la station de Zenitza et plus tard à Lachtva être présent sur le quai à l'arrivée de chaque train. De cette façon, le malheureux vieillard n'eut pas même une demi-heure pour se reposer. En même temps que lui, on avait arrêté son fils; lorsqu'il y eut, une fois, dans la gare, plusieurs trains, les autorités officielles ordonnèrent au fils, en menaçant de le fusiller — de saisir son propre père par la barbe et de le traîner ainsi sur le quai devant tout le monde. Une autre fois ce vieillard fut torturé dans un wagon découvert de Zenitza à Alin-pachin Most; on lui ordonna alors de rester agenouillé dans le wagon pendant trois heures entières sous peine d'être fusillé. A la suite de cela le vieillard martyr tomba évanoui. — L'otage Pero Nikitch, employé à la prison de Zenitza, fut mis dans les fers. Un soldat qui devait l'escorter ainsi ligoté le tua en route sans aucun motif. Pour ce travail, l'assassin reçut même une récompense de ses supérieurs, car il prétendit que Nikitch avait voulu s'enfuir, alors que celui-ci avait les fers.

« A Fotcha (Bosnie), les personnes les plus en vue furent enfermées comme otages. Six parmi celles-ci furent placées sur les deux ponts de la Drina. Sur le premier pont on plaça l'ecclésiastique Vlado Popovitch, l'archiprêtre Kouchovitch et le négociant Nigo Hajdoukovich. A l'aube du 9 août 1914, arriva un détachement de soldats qui se placèrent en face d'eux et les fusillèrent tous les trois. Les trois autres otages durent rester assis sur un banc près du pont. Un des soldats qui les gardait se leva vers minuit et frappa de deux coups de baïonnette George Hajdoukovich qui tomba raide mort. Après cet assassinat, le même soldat frappa l'ecclésiastique Kanditch et le négociant Milan Hajdoukovich chacun de deux coups de baïonnette à la poitrine et au ventre, leur faisant à tous deux des blessures mortelles. Les autres soldats regardaient placidement ce carnage. On défendit d'enterrer les suppliciés. On transporta l'ecclésiastique Kanditch et Milan Hajdoukovich, blessés gravement, dans des voitures d'ambulance, pendant que les officiers qui les accompagnaient discutaient avec une joie un peu singulière quel serait celui qui fusillerait l'un et celui qui fusillerait l'autre, et cela à une voix tellement haute que les blessés étaient obligés de les entendre.

« L'ecclésiastique Dimitrie Yevdjévitch fut arrêté le 28 juillet 1914. Il fut conduit comme otage à la station de chemin de fer de Sictina. Six hommes, sous le commandement d'un enseigne, l'entourèrent et chargèrent leurs armes. On lui lia les mains et on lui ordonna de marcher. Comme il marchait de son pas ordinaire, un soldat lui cria qu'il tirerait s'il ne se mettait pas à marcher au pas militaire. Après l'avoir escorté à Ratcha, le soldat lui ordonna de se tenir sur une seule jambe et le menaça de mort au cas où son autre jambe toucherait la terre. Cela dura jusqu'au moment où le malheureux tomba sur la chaussée... Une fois, ce soldat le serra si fortement avec les chaînes que l'infortuné, qui souffrait atrocement, commença à supplier qu'on allège sa peine. Le soldat répondit: « De toute manière tu dois crever un de ces jours: plus tôt tu mourras, mieux ce sera ». Quand un train arriva à la station, le soldat conduisit Yevdjévitch au bout d'une corde ainsi qu'une bête féroce de wagon en wagon, tandis que les autres soldats lui crachaient au visage. Tout ceci

se passait sous les yeux de leurs supérieurs. C'est ainsi qu'il fut maltraité jusqu'au 16 août 1914. Ce qui arriva alors constitue une barbarie encore plus épouvantable. Ce jour-là le lieutenant Kozmitch lui annonça officiellement qu'il avait reçu l'ordre de le traiter d'une façon encore plus sévère qu'auparavant. Le même soir, vers minuit, Yevdjévitch fut tiré subitement du lit, on lui lia les mains et les pieds et on le transporta à trois kilomètres de là, en pleine forêt. Là on l'attacha à une haie en le menaçant de mort, au cas où il viendrait à faire le moindre mouvement. Il resta ainsi immobile pendant six heures. Tout à coup le lieutenant qui commandait se précipita vers l'ecclésiastique, et en poussant un cri sauvage, braqua un fusil contre le malheureux qui, dans ces moments de transes, vécut des heures dans l'effroi le plus désespéré. Des scènes semblables ou encore plus épouvantables se reproduisirent à de nombreuses reprises.

« L'ecclésiastique Simo Begovitch fut arrêté devant l'église de Mochitch; on ne lui permit même pas de faire ses adieux à sa femme et à ses enfants. Il servit lui aussi d'otage. Son collègue en souffrances, Atanase Kosoritch, fut transporté dans une cave et là battu d'une façon terrible. On brûla avec des allumettes les moustaches d'Aleksa Voutchinovitch et de Sava Koprivitch, de Blajoui, puis on les ligota. Les malheureux n'osaient pas faire le moindre mouvement, car les soldats tenaient les baïonnettes sur leur gorge... On maltraita feu l'ecclésiastique Tricha Maksimovitch de la façon la plus atroce. Le médecin avait donné l'ordre de le transporter dans un hôpital, on le conduisit pourtant à Semizovic, où on l'assassina. En même temps on assassina également plusieurs paysans après les avoir effroyablement frappés et torturés si bien qu'ils restèrent allongés longtemps privés de leurs sens et couverts de sang, tout cela parce qu'ils n'avaient rien pu dire de mal contre l'ecclésiastique Eranovitch, de Nichitch, et contre l'instituteur Voivoditch, d'Iliach.

« Moi aussi, j'ai été un otage. Que les très honorables députés me permettent de rappeler brièvement mes propres aventures.

« Le 26 juillet 1914, et par conséquent avant que la guerre n'eut encore éclaté, j'ai été pris comme otage, c'est-à-dire que je devais répondre sur ma vie de la conduite loyale des habitants des Bouches de Cattaro. Les yeux bandés, je fus conduit dans la forteresse de Saint-Ivan (San Giovanni) tout près de la frontière monténégrine. Quelques jours après arrivèrent également d'autres otages, parmi lesquels le député de la Diète de Dalmatie, l'archiprêtre Jovan Butchim. Après quelques jours indéciblement durs pendant lesquels nous nous trouvâmes constamment entre la vie et la mort, on nous transporta dans la forteresse de Mamula.

« Nos souffrances atteignirent leur comble le 16 août 1914, lorsque la flotte française bombardait cette forteresse. On nous attacha de nouveau les mains et les pieds et cela d'une façon tellement dure que chez beaucoup d'entre nous le sang coulait sous les cordes. Des soldats, baïonnette au canon, et un feldwebel le revolver à la main menaçaient de tuer quiconque laisserait entendre la moindre plainte... Longtemps plus tard je fus envoyé à Vienne pour y subir une opération et je fus confiné dans cette ville. A la visite complémentaire de la fin de 1915, je fus reconnu apte au service, mais dans la suite, je fus refusé comme inapte à tout service de langwehr. Ainsi les terribles émotions causées par une aussi longue captivité avaient pour toujours compromis ma santé.

« Malgré cela je fus appelé à la police où l'on me communiqua que le commandant militaire impérial et royal avait donné l'ordre de m'amener au commandement complémentaire de la landwehr. Là, sans aucune explication, on me fit endosser l'uniforme. Ceci avait lieu le 13 mars 1916. Peu après je fus présenté au conseil sanitaire, puis à la révision. Toutefois, dès le 28 du même mois, avant même que le certificat (Befund) fut obtenu, l'ordre était déjà arrivé de me verser dans les compagnies de marche, sans égard au résultat de la constatation et à mon instruction militaire. En même temps on m'enleva les insignes de volontaire (1) d'un an.

(1) Le volontariat d'un an est une institution autrichienne analogue à l'ancien volontariat français dont le principal effet est de permettre aux jeunes gens qui ont terminé leurs études secondaires de ne faire qu'un an de service au lieu des trois ans habituels.

« Comme je demandais pourquoi on agissait ainsi envers moi d'une façon exceptionnelle, on me répondit par les insultes de brigand, assassin, traître. Un sergent me dit: « Je vous accompagnerai sur le front et vous allez voir alors ce que vous allez devenir. Les prescriptions n'ont pas de valeur en ce qui vous concerne ».

« A la suite de terribles souffrances, je tombai malade le 3 mai 1916 et à la visite médicale, je fus reconnu comme capable seulement d'un service léger dans les bureaux. Mais au lieu de recevoir un emploi de secrétaire, je fus envoyé à Komoran dans le détachement des suspects politiques. Comme mes camarades de souffrance, j'y fus employé aux travaux ordinaires des champs.

« Le colonel général et ministre de la Défense Nationale de l'époque, Georgi, a eu en temps opportun connaissance de ces choses, mais malgré tous ses serments d'officier et de ministre, il n'a pas jugé bon de s'opposer à toutes les violations flagrantes des lois et des arrêtés. »

(Député Laguigna. — La chanson ne dit-elle pas: le jour pour les Allemands, la nuit des Slaves.)

« Lorsqu'en mai 1917, le Reichsrat de Vienne fut convoqué et que vint l'ordre impérial de licencier tous les députés qui se trouvaient sous les drapeaux, mes supérieurs se comportèrent envers moi comme si cet ordre ne me concernait pas, et c'est à peine si j'ai pu être licencié après l'ouverture du Parlement.

« Que l'on réfléchisse seulement à ce fait: du moment que l'on agit de cette façon et avec une pareille impudence envers un député au Parlement, que doit-il en être avec la malheureuse population!... »

La politique en Autriche-Hongrie

La fraternité d'armes entre Magyars, Allemands, Bulgares et Turcs

Le « Magyar Hirlap » du 19 mars, publie le compte rendu de l'assemblée annuelle régulière ordinaire de l'Union des associations de la Fraternité d'Armes.

Le comte Andrassy a dit qu'il est encore impossible de parler de la fraternité de tous les peuples et qu'il ne saurait être question de cette idée de fraternité qu'en sauvegardant tous les intérêts nationaux magyars.

« Aujourd'hui, a déclaré Andrassy, l'idée de solidarité ne peut exister qu'entre les alliés... Ces sentiments des alliés les uns pour les autres sont nécessaires, parce qu'ils constituent la condition indispensable pour la fin victorieuse de cette guerre.

« Nous Magyars, nous offrons notre main d'une part à la puissante nation allemande à l'ouest, et de l'autre, à la race bulgare douée de grandes qualités, et par cette dernière aux Turcs. Par cela, nous demeurerons fidèles à notre mission historique la plus sacrée, qui est de réunir l'Orient à l'Occident et de représenter devant l'Orient l'idée et la valeur de la civilisation occidentale. »

Le député Polonyi a parlé dans le même sens. Il a critiqué certaines correspondances de Vienne publiées par la revue « Mitteleuropa », tout en affirmant que le directeur de celle-ci, Friedrich Naumann, a pour les Magyars une très grande sympathie. Le conseiller de la Cour, Markus, a ajouté:

« Que nous ne souffrirons pas que l'amitié entre les Allemands et les Magyars, que nous désirons voir encore plus profonde, puisse être altérée. »

Le comte Apponyi, ministre de l'instruction publique, et Berzeviczy, président de l'Académie hongroise ont de même exprimé les sentiments de solidarité absolue qui existent entre Allemands et Magyars.

S'inspirant de l'exemple allemand et autrichien Andrassy propose enfin de créer une section chargée de s'occuper de politique sociale. L'assemblée élit comme président de cette section le ministre du Commerce Szterenyi.

Il est intéressant de constater que c'est précisément Andrassy qui joue le principal rôle dans cette succursale des sociétés germaniques de la fraternité d'armes, ce qui ne l'empêche pas de publier en même temps des articles en apparence germanophobes dans la « Revue Politique Internationale ».

L'Allemagne et la question yougoslave

Le « Slovenski Narod » du 20 mars reçoit de Vienne une information d'après laquelle les milieux gouvernementaux prépareraient sérieusement une réforme de la constitution.

« Dans les milieux parlementaires, dit ce journal, il a été question dernièrement de l'insistance avec laquelle l'Allemagne s'est prononcée en faveur d'une solution aussi rapide que possible par la monarchie de la question yougoslave. Le gouvernement allemand aurait donné à ce propos certains conseils au gouvernement autrichien. La « Norddeutsche Allgemeine Zeitung » dément cette nouvelle, en insistant sur le fait que l'Allemagne suit fidèlement

le principe posé par Bismark de la non-ingérence dans les affaires intérieures de la monarchie austro-hongroise. — Nous savons cependant d'une source certaine que Berlin s'intéresse vivement à la solution de la question yougoslave. Les hommes d'Etat allemands considèrent le problème yougoslave comme le problème fondamental de la monarchie austro-hongroise, et le démenti de la « Norddeutsche Allgemeine Zeitung » ne changera rien au fait que les milieux berlinois ont effectivement conseillé aux hommes d'Etat autrichiens de résoudre le plus rapidement possible la question yougoslave. Les conseils de Berlin, à cet égard, ne sont pas seulement théoriques, ils contiennent certaines propositions concrètes qui vont plus loin que « les autonomies nationales et les frontières provinciales » de Seidler. »

L'alliance éternelle entre l'Autriche et l'Allemagne

Commentant la résolution adoptée par l'assemblée allemande de Gratz, la « Tagespost » (21 mars) dit que cette assemblée a eu précisément pour but de manifester les dispositions surexcitées et acharnées qui règnent dans tous les pays allemands du Sud de l'Autriche.

« L'assemblée nationale, écrit la « Tagespost », pose comme une de ses revendications principales le renforcement de l'alliance avec l'empire allemand dans tous les sens. Les ennemis qui luttent contre les puissances centrales ne sont pas les seuls à vouloir briser cette alliance. A l'intérieur de la monarchie, et avant tout parmi les Slaves, il existe depuis longtemps déjà une hostilité profonde à l'égard de cette alliance, car les Slaves savent que son existence même exclut la réalisation de leurs vœux et que les Allemands d'Autriche, de même que l'Etat lui-même, trouvent en elles le plus grand appui. C'est pour cela que cette alliance doit être mise en dehors de toute discussion et être affirmée, une fois pour toutes, comme la base de notre politique d'Etat. Cela peut avoir lieu si cette alliance entre dans la Pragmatique Sanction, dans une loi fondamentale de l'Etat, loi qui doit être inviolable et garder sa force pour l'éternité... »

« Nos députés doivent faire une politique des plus violentes et particulièrement en ce qui concerne l'Etat yougoslave. La voie de l'Adriatique doit appartenir à l'Etat et demeurer assurée par les Allemands, ou pour mieux dire cette voie doit être conquise et assurée. Trieste ne doit jamais devenir la capitale d'un Etat yougoslave; pour cela on doit renforcer la population allemande par voie de colonisation; mais, en même temps, les facteurs de l'Etat doivent, dans l'intérêt de celui-ci, soutenir cette colonisation par tous les moyens dont ils disposent. La langue allemande sur les bateaux, les écoles nautiques allemandes, le commerce allemand et les métiers allemands doivent avoir à Trieste leur centre et leur appui le plus fort. Il faut mettre fin au fait honteux que les sociétés de navigation autrichiennes se servent dans leurs relations intérieures et extérieures de toutes les autres langues sauf de la langue allemande. La voie de Trieste doit être assurée de deux côtés, en empêchant la slavisation du chemin de fer du Sud (Vienne-Gratz-Laibach-Trieste) et en maintenant dans les mains des Allemands, la ligne de Klagenfurt, Goritza, Monfalcone, Trieste. Sur cette dernière ligne, il y a encore aujourd'hui beaucoup de colons allemands qu'il sera facile d'attacher au sol et de relier les uns aux autres. »

En Serbie envahie

Une nouvelle insurrection

Le « Temps » publie le télégramme suivant :

Le bruit court dans les cercles militaires viennois qu'une nouvelle insurrection aurait éclaté dans les départements serbes de Leskovatz et de Nich contre les Bulgares.

Des rencontres acharnées auraient eu lieu entre les forces bulgares et les Serbes. Ces derniers auraient réussi à refouler les postes bulgares dans la région de Leskovatz. D'importants renforts seraient partis de Bulgarie en vue d'étouffer le mouvement avant qu'il puisse prendre de l'extension, et les journaux de Sofia auraient reçu l'ordre de ne rien publier sur ces « incidents ».

En Serbie

A la Skoupechtina

A la séance de la Skoupechtina au 17 avril, les débats sur les déclarations du gouvernement furent clos. Après quoi, eut lieu le vote. Par 55 voix contre 42, la Skoupechtina adopta l'ordre du jour proposé par le député Lamovitch, approuvant les déclarations et exprimant sa confiance au gouvernement.

Le prince héritier de Serbie chez le roi Alexandre

On mande d'Athènes à l'agence Havas :

Le prince héritier de Serbie, voyageant incognito, a rendu visite au roi Alexandre, avec qui il a eu un entretien très cordial qui a duré une demi-heure.